

Marc Puel

LA VILLE ET LE LUXE DANS *HUMPHRY CLINKER*

Dans *Humphry Clinker*, roman épistolaire et dernière œuvre romanesque de Tobias Smollett, la ville occupe un place de première importance. Au cours de leur périple en Grande-Bretagne, Matthew Bramble, sa famille et ses domestiques font étape ou séjournent dans des villes que les épistoliers ne manquent pas de décrire, notamment Bath, Londres, Édimbourg et Glasgow. Le luxe est un sujet abordé dans dix-huit lettres sur quatre-vingt-deux et par six personnages, Matthew Bramble, ses neveu et nièce, Jeremy et Lydia Melford, par le lieutenant Lismahago, Écossais excentrique, et par deux amis de Bramble, Dennison et Baynard. Ce sujet a des aspects moraux, sociaux et politiques que Smollett est loin d'être le seul à aborder au XVIII^e siècle.

Dans son étude sur le luxe dans la pensée occidentale, John Sekora indique que les catalogues de la British Library et de la London School of Economics font figurer au moins quatre cent soixante titres de livres et pamphlets du XVIII^e siècle sur cette question, sans compter de nombreux articles de presse. Le débat sur le luxe s'est tenu à l'échelle européenne. La plupart des grands écrivains et penseurs se sont exprimés sur ce sujet. Avant d'aborder *Humphry Clinker* je voudrais évoquer quelques-unes des grandes voix du concert auquel s'est joint Smollett. Pour ce qui est de la France je me bornerai à citer Voltaire et Rousseau, tous deux entrés en lice pour soutenir, comme on s'en doute, des positions diamétralement opposées. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que Smollett joua un rôle important dans la traduction des œuvres de Voltaire. Ce dernier fait l'apologie du luxe dans *Le Mondain*, poème paru en 1736 et dans son *Dictionnaire Philosophique* :

On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste et atteint la vieillesse comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera la pays des Iroquois à l'Angleterre?

Les conquêtes coloniales et l'Angleterre : nous sommes déjà près de Smollett. Rousseau, lui, voit dans le luxe la cause de la décadence de la Grèce ancienne : « Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les arts avaient énervé. » Et il ajoute [*Discours sur les sciences et les arts* 20] : « De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De sa-

voir lequel importe le plus aux empires : d'être brillants et momentanés, ou vertueux et durables. » Ainsi Rousseau lie la question du luxe à la pérennité ou la précarité des sociétés humaines. Il souligne la dimension politique, comme nombre de penseurs britanniques, par exemple, Bernard Mandeville, dans *The Fable of the Bees, or Private Vices, Publick Benefits* (1714). Cet ouvrage suscite dix réfutations au cours des cinq années suivant sa publication. La fable des abeilles a pour but de démontrer que les vices liés au luxe favorisent le commerce et par conséquent la prospérité de la nation. Chassez les vices et la communauté est frappée de déclin. C'est tout le contraire de la morale classique et de la morale chrétienne. En général les économistes britanniques préconisaient le développement des exportations et la réduction des importations. De ce point de vue, le luxe se manifeste sous la forme de produits étrangers et exotiques, comme dans *The Rape of the Lock* de Pope (1712-14) où est ainsi décrite le table de toilette de Belinda :

This Casket India's glowing gems unlocks,
And all Arabia breathes from Yonder box.
The Tortoise here and Elephant Unite,
Transform'd to Combs, the speckled and the white.

[I, 133-36.]

Ici affleurent l'importance économique de la circulation des marchandises, l'essor du négoce et l'expansion coloniale au XVIII^e siècle. Mais qu'est-ce donc que le luxe? Dans ses propres commentaires sur sa fable, Mandeville met le doigt sur la faiblesse de la définition traditionnelle proposée par les dictionnaires, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la vie. Il y ajoute l'idée d'une relativité liée aux distinctions sociales : « What is call'd superfluous to some degree of people will be thought requisite to those of higher Quality. » [Mandeville 137.] C'est là le point d'articulation de nombreuses réflexions conservatrices : ce qui est approprié pour les classes supérieures ne doit-il pas être interdit au bas peuple? Certains vont jusqu'à souhaiter la mise en vigueur de lois somptuaires tombées en désuétude [Sekora 57, 61]. Nous verrons que dans *Humphry Clinker* Bramble stigmatise le rôle joué par le luxe dans la confusion des rangs, particulièrement à Bath.

Daniel Defoe a pris part au débat lui aussi. Contrairement à la plupart de ses contemporains ou successeurs, il met l'accent sur les effets néfastes du luxe, non pas dans les classes inférieures, mais au sein de l'aristocratie. Dans *The Review* (nos 9 & 10), il soutient la thèse selon laquelle il n'est pas rare de voir des familles aristocratiques vendre leur patrimoine après avoir succombé à un luxe excessif. Les acquéreurs, toujours selon Defoe, sont de riches négociants. Ainsi, et Defoe ne semble pas le déplorer, fonctionne la circulation des biens au profit des bourgeois [Sekora 116]. Néanmoins Defoe condamne le

luxe chez les pauvres et conseille aux marchands de ne pas y succomber (*The Great Law of Subordination Considered*).

Autre célébrité des belles lettres, Henry Fielding prend position dans son *Enquiry into the causes of the late Increase of Robbers* (1750). À ses yeux la montée de la délinquance n'est pas due à la pauvreté, mais aux goûts de luxe contaminant le bas peuple :

First then, I think, that the vast Torrent of Luxury which of late years hath poured itself into the Nation, hath greatly contributed to produce, among many others, the Mischief I here complain of. I aim not here to satirize the Great, among whom Luxury is probably rather a moral than a political evil. But Vices no more than Diseases will stop with them; for bad habits are infectious by examples, as the Plague itself by Contact. . . . Thus while the Nobleman will emulate the Grandeurs of a Prince; and the gentleman will aspire to the proper State of a Nobleman; the Tradesman steps from behind his Counter into the vacant place of the Gentleman. Nor doth the Confusion end here : it reaches the very Dregs of the People, who aspiring still to a Degree beyond that which belongs to them, and not being able by the fruits of honest labour to support the State which they affect, they disdain the Wages to which their Industry would intitle (sic) them; and abandoning themselves to a State of Starving and Beggary, while those of more Art and Courage become Thieves, Sharpers and Robbers. [Fielding 15.]

Oliver Goldsmith pousse le réquisitoire encore plus loin, en soutenant au cours d'une conversation avec Samuel Johnson, rapportée par Boswell, que la race britannique, victime des méfaits du luxe, est en pleine décadence. À quoi Johnson rétorque : « Luxury, so far as it reaches the poor, will do good to the race of people; it will strengthen and multiply them. Sir, no nation was ever hurt by luxury. » [Boswell 513.] Dans *The Deserted Village* (1770) Goldsmith décrit l'action délétère du luxe sur la vie rurale : « Thus fares the land, by luxury betray'd. » Quant à Johnson, ce n'est pas par simple goût de la répartie qu'il s'inscrit en faux contre la conviction de Goldsmith. En effet il réitère sa défense du luxe dans *A Review of a Free Enquiry into the Nature and Origin of Evil*, réfutation de la philosophie de Soame Jenyns. Johnson met en œuvre des arguments voisins de ceux de Mandeville :

Luxury maintains its thousands, and vanity its ten thousands. . . and thus the worst of vices, and the worst of men are often compelled by providence to serve the most beneficial purposes, contrary to their malevolent tendencies and inclinations; and thus private vices become public benefits by the force only of accidental circumstances. [Johnson 368.]

Même la formule lapidaire finale calque Mandeville. Johnson n'est pas le seul grand homme de lettres à abandonner la position classique. Ainsi David Hume dans ses *Political Discourses* (1752) établit une distinction entre un luxe innocent et un luxe excessif, et soutient que le luxe est un stimulant pour les

classes laborieuses [Sekora 121]. De même Adam Smith réhabilite le luxe dans *The Wealth of Nations* (1776) dans le chapitre intitulé « Of the Wages of Labour » : « Where wages are high, accordingly we shall always find the workmen more active, diligent, and expeditious than where they are low. » [Smith 184.] C'est le contre-pied d'une philosophie qui semblait fermement établie.

Ce débat atteint son paroxysme, selon Sekora, entre 1756 et 1763, période de la guerre de Sept Ans contre la France, guerre européenne et coloniale, période de mise à l'épreuve des valeurs et des intérêts de la nation, guerre pour le luxe, guerre de luxe, dont l'aboutissement est la cession à la Grande-Bretagne d'immenses territoires indiens et canadiens, donc l'ouverture de fabuleux marchés, une expansion commerciale accélérée, en somme victoire du luxe face à laquelle Smollett mène un combat d'arrière-garde.

Le romancier écossais n'a pas attendu son dernier roman pour prendre position. Il dénonce depuis longtemps dans ses écrits politiques la corruption, l'insubordination, et le manque de patriotisme. De tous ces maux, le luxe est le ciment. La société devient plus urbaine et plus bourgeoise. Pour les observateurs d'obédience conservatrice, le point de départ de cette évolution jugée néfaste est l'abdication de Jacques II en 1688 et l'arrivée au pouvoir de Guillaume d'Orange. Bolingbroke affirme : « The landed men are the true owners of our political vessel. The moneyed men, as such, are no more than passengers in it. » [Sekora 70.] Certes le pouvoir législatif est aux mains des propriétaires terriens : en 1761 il n'y a que cinquante marchands sur cinq cent cinquante-huit députés à la Chambre des communes [Namier 222-24], mais la présence et l'influence de ces hommes de négoce et d'argent parmi les whigs ne laisse pas d'inquiéter. Dans *Humphry Clinker*, Bramble condamne le luxe, l'expansion commerciale et le mauvais goût des nouveaux riches qu'il confond dans la même opprobre. Bath est l'archétype de la ville qui focalise les aspirations sociales, l'étalage des richesses acquises depuis peu, et partant, la décadence nationale :

Every upstart of fortune, harnessed in the trappings of the mode, presents himself at Bath, as in the very focus of observation—Clerks and factors from the East Indies, loaded with the spoil of plundered provinces; planters, negro-drivers, and hucksters, from our American plantations, enriched they know not how; agents, commissaries and contractors, who have fattened in two successive wars, on the blood of the nation; usurers, brokers and jobbers of every kind; men of low birth, and no breeding, have found themselves suddenly translated into a state of affluence, unknown to former ages. . . . Such is the composition of what is called the fashionable company at Bath; where a very inconsiderable proportion of genteel people are lost in a mob of impudent plebeians, who have neither understanding nor judgment, not the least idea of

propriety and decorum; and seem to enjoy nothing so much as an opportunity of insulting their betters. [36-37.]

On ne manquera pas de noter le coup de projecteur sur les fortunes d'origine coloniale; l'Inde et l'Amérique sont représentées. Les Antilles le sont dans une autre lettre décrivant un bal ouvert par une héritière créole. Les territoires d'outre-mer créent un luxe de mauvais aloi, selon Smollett, qui pourtant avait épousé une héritière créole rencontrée à la Jamaïque et dont le domaine et les esclaves lui procurèrent des revenus non négligeables.

Deuxième aspect important de cette citation : la révolusion causée par la promiscuité sociale : la plèbe et les personnes bien nées se trouvent mêlées. La ville est le lieu de l'identité problématique, où personne ne peut plus avoir une connaissance totale de la communauté. Ce phénomène est observé avec le même dégoût par Bramble dans les jardins d'agrément de Londres, comme Vauxhall et Ranelagh. Le luxe, aux yeux du même personnage, engendre une architecture de pacotille. L'irascible Gallois la dénonce (lettre du 23 avril) : les nouveaux édifices de Bath se signalent par leur manque de solidité, d'harmonie générale et leur inadéquation au climat. Cette architecture est l'emblème d'un mal moral et social, lequel est cause d'exode rural et de délinquance. Bramble, sur ce point, rejoint Fielding et Goldsmith [*Humphry Clinker* 87]. Cependant Bramble n'est pas Smollett. La polyphonie épistolaire n'apporte-t-elle pas un correctif à ces diatribes ? Lydia, nièce de Bramble, s'extasie sur les beautés de Bath et des jardins de Vauxhall à Londres :

The Square, the Circus, and the Parades, put you in mind of the sumptuous palaces represented in prints and pictures; and the new buildings, such as Princes-row, Harlequin's -row, Bladud's row, and twenty other rows, look like so many enchanted castles, raised on hanging terraces. [39.]

Ces dithyrambes sont suspects, tant ils paraissent naïfs et même puérils; aux yeux de Lydia, Londres représente les palais des mille et une nuits en vrai, et les jardins de Ranelagh la création enchantée d'un bon génie. Or Smollett, dès le début du roman, souligne l'immaturité de la jeune fille qui ne connaît rien du monde. Plus problématiques sont les réactions de son frère Jeremy qui perçoit les mêmes phénomènes que son oncle, tout en y voyant une source d'amusement :

Another entertainment, peculiar to Bath, arises from the general mixture of all degrees assembled in our public rooms, without distinction of rank or fortune. This is what my uncle reprobates, as a monstrous jumble of heterogeneous principles; a vile mob of noise and impertinence, without decency or subordination. But this chaos is to me a source of infinite amusement. [49.]

Smollett lui-même se montre moins sévère que Bramble dans ses écrits didactiques. Dans *The Present State of All Nations* il tempère considérablement sa

condamnation de l'Angleterre et fait même l'éloge de Londres, Bath et Bristol comme lieux de récréation [Sekora 152-53]. Par contre, dans sa *Complete History*, il rend responsable de nombreux maux de la nation le luxe régnant au sein des classes moyennes, surtout chez les marchands de Londres. Ainsi luxe et commerce semblent confondus dans la même réprobation. Toutefois le commerce dans *Humphry Clinker* a droit parfois à quelque indulgence, ou du moins à une certaine ambivalence, comme en témoigne l'histoire de Martin, le bandit de grand chemin (lettre de Jeremy du 11 juin). Avant d'être un hors-la-loi, Martin travaillait pour un marchand. Il épouse sa fille secrètement. L'affaire est dévoilée, la fille est chassée et meurt. Cette anecdote fait d'ailleurs écho au comportement cruel de certains parents dans la fiction de Smollett, comme dans *Roderick Random*. Le métier de marchand est ici associé à une attitude inhumaine. Par contre, lorsque Bramble décide d'aider Martin à se remettre sur le droit chemin, c'est en lui procurant un poste à l'East India Company, ce qui laisse entendre que le commerce en soi n'est pas répréhensible. Néanmoins force est de constater que ces nuances et détails pèsent peu par rapport à la véhémence et la récurrence des condamnations du commerce et du luxe. L'un des personnages mineurs du roman est un marchand estimable, selon Bramble (lettre du 19 mai). Mais cet homme n'entre en scène que pour affirmer qu'en trente ans d'activités commerciales dans la Cité de Londres, il n'a rencontré que trois ou quatre négociants intègres [77].

Bramble, en outre, n'est pas le seul personnage à critiquer le luxe et le commerce. Lismahago, dont les propos sont rapportés par Bramble (lettre du 25 juillet), se livre à un violent réquisitoire du commerce, à ses yeux agent de corruption, de dégradation morale et de désordre social; une seule phrase donnera une idée de cette virulence :

Meanwhile the sudden affluence occasioned by trade, forced open all the sluices of luxury and overflowed the land with every species of profligacy and corruption; a total depravity of mankind would ensue, and this must be attended with bankruptcy and ruin. [204-205.]

Certes Bramble prend quelque distance par rapport à ces dénonciations outrées, en précisant qu'il a tenté de les réfuter; mais pour ce qui est du luxe, elles ne contredisent pas les idées exprimées pour son propre compte.

Le luxe menace donc les bases de la hiérarchie sociale. C'est pourquoi il est particulièrement condamnable quand il affecte le bas peuple et même les classes moyennes. Lord Oxmington provoque la colère de Bramble par son manque de courtoisie et non par le luxe ostentatoire de son dîner (Jeremy, 28 septembre). Le même personnage, dans sa lettre du 12 septembre, n'émet pas la moindre critique contre la demeure du duc de Queensberry « which appears like a magnificent palace erected by magic, in the midst of a

wilderness. It is indeed a princely mansion, with suitable parks and plantations. » [265-66.] Impression confirmée par Bramble qui ne parle pas de luxe, mais de « magnificence » et de « splendor » [270].

Il en va autrement quand il s'agit de l'épouse de Baynard, fille d'un bourgeois de la Cité. Baynard, fils d'un propriétaire terrien, l'épouse pour payer ses dettes. Le bourgeois a fait faillite mais la fille hérite d'un oncle nabab. Au lieu de la retraite rurale souhaitée par son mari, Madame Baynard désire mener une vie brillante à Londres. Ici ville et luxe sont étroitement liés : « And they continued to be sucked deeper and deeper into the vortex of extravagance and dissipation, leading what is called a fashionable life in town. » [288.]

Toutefois, tout en exaltant l'idéal rural du gentilhomme campagnard incarné par la famille Dennison, Smollett ne cède pas à la facilité d'une dichotomie pastorale entre le luxe citadin et la simplicité campagnarde. L'histoire de Baynard montre que le luxe peut contaminer la campagne. Il suffit d'une personne dépourvue de jugement et de goût comme Madame Baynard, cette fille de bourgeois. Baynard obtient d'elle qu'ils se retirent dans son domaine rural, mais voilà qu'elle engage des domestiques en surnombre, abat les arbres séculaires, transforme des terres cultivées en parc, pour ne citer que quelques folies. Ils s'expatrient parce que la vie est moins chère en France et en Italie : c'est pis encore, car ils y mènent une existence de luxe et de dissipation. Au retour les Baynard doivent affréter un bateau pour passer en contrebande toutes leurs acquisitions. La cargaison est saisie par la douane [291-92]. La dame a amené un cuisinier de France qui prépare des repas que Bramble juge « without one substantial article adapted to the satisfaction of an English appetite. » Le luxe, c'est particulièrement ce qui vient de l'étranger . . . et des femmes!

Si la campagne elle-même n'est pas à l'abri de la contamination, où Bramble et ses compagnons de voyage peuvent-ils goûter aux joies d'une vie rustique mais confortable, aux plaisirs de bon aloi d'une hospitalité sincère? En Angleterre, dans de rares Édens ruraux préservés ou restaurés, comme chez les Dennison. Où échapper au déferlement du luxe et à la confusion des rangs? Au Pays de Galles et surtout en Écosse. Lismahago soutient que sa nation a beaucoup perdu en s'unissant à l'Angleterre et qu'elle a été envahie par le luxe :

The Scots, not content with their own manufactures and produce, which would very well answer all necessary occasions, seem to vie with each other in purchasing superfluities from England; such as broad-cloth, velvets, stuffs, silks, lace, furs, jewels, furniture of all sorts, sugar, rum, tea, chocolate, and coffee; in a word, not only every mode of the most extravagant luxury, but even many

articles of convenience, which they might find as good, and much cheaper, in their own country. [279.]

Cette diatribe ne trouve pas d'écho chez les autres personnages. De manière générale le tableau de l'Écosse montre que la poursuite des richesses y est soumise au frein de la raison et de la vertu. À quelques réserves près, l'évocation d'Édimbourg est très positive (Bramble, 18 juillet). Les épithètes utilisées par Bramble sont significatives : « sublime » pour le château, le palais de Holyrood est « a jewel in architecture, » les places nouvelles du sud de la ville sont « noble » et « fine ». Glasgow se voit décerner encore plus d'éloges : « one of the prettiest towns in Europe » [245-46]. Au lieu de déplorer le grouillement et la promiscuité caractéristiques de Londres et de Bath, Bramble voit en Glasgow « a perfect bee-hive in point of industry » [246]. Il met l'accent sur l'élégance et la solidité de ses édifices et surtout il fait allusion au commerce en termes positifs : « Marks of opulence and independency appear in every quarter of this commercial city. » [246.] Nous sommes loin des mercuriales visant les débordements du luxe en Angleterre. L'Écosse inspire donc à Bramble des réflexions modérées sur le commerce. Rétorquant aux violentes attaques de Lismahago il affirme : « I am one of those who think, that, by proper regulations, commerce may produce every national benefit, without the allay of such concomitant evils. » [280.]

Cependant l'Écosse semble représenter un passé, une référence, non un idéal. L'équilibre entre tradition et progrès, les voyageurs le trouvent en Angleterre chez Bennison, gentilhomme campagnard qui a trouvé un juste milieu entre le luxe de la capitale et l'existence fruste des Hautes Terres d'Écosse : « He required nothing but wholesome air, pure water, agreeable exercise, plain diet, convenient lodging, and decent apparel. » [322.]

Ami de Bramble, Dennison rappelle que cette réussite est l'exception plutôt que la règle, même loin des villes :

Many others would have acceded to our society, had they not been prevented by the pride, envy, and ambition of their wives and daughters. Those, in times of luxury and dissipation are the rocks upon which all the small estates in the country are wrecked. [327.]

Fort de cet exemple Bramble va désormais pouvoir aider l'infortuné Baynard à suivre le même modèle, maintenant que ce dernier est veuf. Ultime combat, victorieux, de Bramble contre les attrait trompeurs du luxe. Avant de regagner Brambleton-Hall, enrichi d'expériences multiples, d'un beau-frère en la personne de Lismahago et d'un fils naturel en celle de Clinker. Retour aux valeurs de la campagne pour Bramble, bien décidé à ne plus remettre les pieds à Londres ou à Bath. Rêve sans doute caressé mais non réalisé par Smollett, condamné par ses tâches d'écrivain, de pamphlétaire et de publiciste à vivre

non loin du centre de la métropole, tout comme le Mr. S. du roman, autoportrait de l'auteur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Boswell, James. *Life of Johnson*. Ed. R. W. Chapman, new ed. corrected by J. D. Fleeman. London : Oxford U.P., 1970.
- Fielding, Henry. *An Enquiry into the late increase of robbers*. Ed. Georges Lamoine. Toulouse : P. U. du Mirail, s. d.
- Johnson, Samuel. *Prose and Poetry*. Selected by Mona Wilson. London : Rupert Hart-Davis, 1969.
- Mandeville. *The Fable of the Bees*. Ed. Phillip Harth. Harmondsworth : Penguin Books, 1970.
- Namier, Lewis. *England in the Age of the American Revolution*. 2^e edition. London : Macmillan, 1961.
- Pope, Alexander. *The Poems of Alexander Pope*. Ed. John Butt. London : Methuen, 1963.
- Rousseau. « Discours sur les Sciences et les Arts. » *Œuvres complètes*. Ed. Bernard Gagnebin & Marcel Raymond. Paris : Gallimard, 1964.
- Sekora, John. *Luxury : The Concept in Western Thought, Eden to Smollett*. Baltimore : Johns Hopkins U. P., 1977.
- Smith, Adam. *The Wealth of Nations*. Books I-III. Harmondsworth : Penguin, 1970.
- Smollett, Tobias. *The Expedition of Humphry Clinker*. Ed. Lewis M. Knapp, rev. Paul-Gabriel Boucé. Oxford : Oxford U. P., 1984.
- Voltaire. *Dictionnaire philosophique*. Paris : Garnier, 1967.